

LES ÉLÉGANCES DE NOS GRANDS-MÈRES (1873-1939)

Discours de réception de Jocelyne-Éléonore MAROT de LASSAUZAIE

Monsieur le président, messieurs les présidents honoraires, mesdames, messieurs, chers collègues, chers amis, permettez-moi d'exprimer dans cet exorde ma gratitude envers le professeur Jean-Paul Meyrueis qui, en m'incitant à présenter ma candidature, fut à l'origine de mon élection.

Je m'adresse également aux deux personnalités ayant parrainé ma venue de membre associé au sein de l'académie du Var : le médecin général Bernard Brisou et le vice-amiral Claude Arata. Leur confiance n'a fait qu'approfondir la reconnaissance que je leur dois car leur soutien me fut alors apporté de réputation. J'en demeure encore très touchée, ainsi que de leur aimable accompagnement qui ne s'est jamais démenti.

Au fil des années passées parmi vous j'ai su prendre la mesure - intellectuellement et affectivement - de l'honneur comme de l'épanouissement que m'apportait votre notable compagnie, au sein de laquelle monsieur Gilbert Guiraud rayonnait par sa culture et son esprit. La providence, parfois intuitive, en avait fait le guide de mon noviciat d'associée et c'est avec les égards qui lui sont dus que j'évoquerai aujourd'hui sa mémoire dans ce *Discours de réception* au fauteuil 41, qu'il occupa pendant treize années.

Ses origines algéroises furent estompées par ses succès métropolitains : pensionnaire remarqué de la Comédie française, directeur du théâtre et de la Maison de la culture de Chambéry, il a honoré le conservatoire de Toulon de son expérience, sa maîtrise et son talent.

Si Jean Giraudoux supputait que l'homme avait adopté la station debout pour pouvoir exposer des médailles sur sa poitrine, Gilbert Guiraud n'en était guère l'exemple. Pourtant - à titre civil - il avait été distingué par l'Ordre national du Mérite, les Palmes académiques et l'Ordre des Arts et des Lettres ; de même son engagement d'administrateur et d'acteur lui avait valu l'insigne récompense du Prix Béatrice de Savoie. Et à titre militaire deux prestigieuses décorations lui furent remises pour sa bravoure lors de la Campagne de France dans la Division Leclerc : la Croix de Guerre 39-45, avec deux citations ; et la Presidential Unit Citation du gouvernement des États-Unis. C'est lors d'une séance privée des années 2003-2004 que j'ai découvert son engagement précoce dans les Forces Françaises Libres, à l'occasion de son exposé *Quelques instantanés de l'histoire d'un soldat*.

Algérois de naissance, c'est cependant la guerre d'Algérie qui sonna le glas d'une alliance familiale heureuse avec le baron de Saint-Mart, Gouverneur général de nos anciennes colonies, père de son épouse Monique. En 1962, avant l'indépendance, leur frère et beau-frère Claude de Saint-Mart, dernier descendant d'une aristocratie d'honneur, observateur militaire aérien dans

l'Aviation Légère de l'Armée de Terre, fut abattu en plein ciel. Le souvenir de ce jeune héros de vingt-huit ans, fut perpétué dans le couple par le même prénom donné à leur fils Claude, cadet de Juliette leur aînée. La présence sur écran de Gilbert Guiraud, pendant cette évocation, est une volonté personnelle, mais aussi le rappel de sa participation d'acteur sur scène, lui qui interpréta nos plus grands auteurs et appréciait l'agrément des costumes. Professionnellement il était soucieux de l'apparence, révélatrice d'une vérité secrète, et aurait certainement encouragé mon choix d'un sujet sur l'élégance féminine.



Qu'entendons-nous par élégance ? Une beauté, une harmonie exerçant un attrait ; une distinction, un style respectant le bon goût dans l'habillement et les manières. Nous dirions : « une élégance de représentation ou de présentation, révélant toujours un souci d'éducation et qui se réfère autant à la morale qu'aux finesses de l'esprit ».

Le pluriel du titre *Les Élégances de nos grands-mères* renvoie à cette complémentarité entre la mode-couture et les convenances, accordant la primauté à l'image que l'on donne de soi. Ainsi s'explique mon choix d'une presse féminine qui séduit par ses illustrations et la diversité de ses rubriques orientées selon l'attente des abonnées.

Le message transmis par cette presse féminine s'insère dans une époque, des saisons, un code mondain et des rituels religieux. De la fin du second Empire à la guerre de 1939 les hebdomadaires dominicaux irradient jusqu'au fond des

campagnes et permettent d'évaluer les mutations d'un monde dont l'aboutissement sera l'émancipation féminine. J'excepterai la période de la Guerre de 14-18 me défendant d'y puiser des exemples pouvant être interprétés comme des frivolités.

La presse féminine

Ma première référence, pour aborder l'évolution de la mode-couture, sera la *Mode illustrée* de la fin du Second Empire. Ensuite, c'est dans l'hebdomadaire du *Petit Écho de la Mode* que je puiserai l'essentiel des informations soutenant mon propos.



La défaite de Sedan, en 1870, avait annoncé en présage aux Corbeaux de Wotan du *Crépuscule des dieux* de Wagner, (1872) la fin de la dynastie des Bonaparte. Le siècle s'était terminé en République. Quelle élégance était encore prônée à Paris, après les crinolines d'Eugénie ?

La *Mode illustrée* de 1873, année de la mort de Napoléon III exilé en Angleterre, édite *La Visite mondaine*, ravissante gravure rehaussée de couleurs harmonieuses. L'hôtesse, en soierie d'azur, reçoit le compliment accompagné d'un bouquet de violettes, d'une fillette habillée en rose et blanc, surveillée par sa maman vêtue de brocard sobre. Cette illustration détaille sa raison

commerciale en italiques *Toilettes de Mme Fladry, 13 rue Richer, proposées en confection*. Nous comprenons que le cadre, un salon, le moment d'une visite de politesse avec trois personnages imagés, dont une enfant, s'adressent par excellence à une clientèle féminine. Une clientèle dont la femme demeure un élément de transmission, dans une société qui termine un siècle de bienséances mondaines, de rituels permanents. Nier que l'attitude de la fillette ait été imposée par un code de politesse ne viendrait pas à l'esprit d'une mère

de famille attentive aux bonnes manières. C'est pourquoi nous parlerons des *Éléances* sans omettre ce que celles-ci devaient autant à l'éducation qu'à l'exemple.

Seize ans plus tard, en 1899, *Les Suppléments de la Mode du Petit Journal*, avec des *Toilettes de cérémonie* ou, en 1900, avec des *Toilettes de soirée* montrent que la silhouette féminine s'est émancipée en taille de guêpe et hanches suggestives sous un satin indiscret. Cette mode épurée avait aussi l'avantage de coûter moins cher en tissu et en confection. N'oublions pas que la défaite de 70 fut suivie d'un lourd tribut de guerre à payer à l'Allemagne. « L'économie » familiale (comme on l'exprimait à la fin du XIX^e siècle et non les ressources familiales) s'en ressent.



Mais *Le Petit Écho de La Mode* arrive à point pour prendre une relève qui va enchanter des milliers d'abonnées. Rappelons que Charles Huon de Penanster, député et futur sénateur des Côtes-du-Nord, a lancé le *Petit Écho de la Mode* dans la décennie qui conduit au XX^e siècle pour atteindre une clientèle sensible au bon goût parisien et soucieuse d'être informée des nouveautés. L'hebdomadaire dominical connaîtra un essor de cent trois années, guidant, éduquant, enseignant, renseignant ses lectrices avec une multiplicité de rubriques comme le

détaillent les derniers numéros de décembre de chaque année (Note 1). En 1900, le chiffre étonnant du succès est de 300.000 exemplaires. En 1936 : 925.000. En temps de paix, l'hebdomadaire arrive à compter de 32 à 36 pages. Et les publications, de 1900 à 1939, mettent en images l'évolution de la mode en respectant, tout comme aujourd'hui, le cycle des saisons.

Au fil des saisons

On aimerait croire que l'année commence par l'automne et l'hiver tant ces mois qui terminent un parcours climatique assez contrasté, même dans notre France tempérée, sont voués aux thés, aux soirées galantes, aux bals, réunions mondaines, sorties à l'Opéra. Les modèles-couture sont accompagnés de patrons qui se targuent de guider, modifier, embellir, transformer les tissus que le journal conseille d'acheter ou que l'on a chez soi dans un vêtement démodé à retailler. La finalité associe toujours l'élégance raffinée et l'économie ménagère.

De 1920 à 1930, la mode distingue les après-midi des soirées par le rappel de tenues appropriées. En 1921 on prend *Le thé sous les vérandas*, en toilettes de taffetas, jersey de soie et les épaules sont couvertes par des fichus comme le petit châle frangé appelé *Marie-Antoinette*, peut-être en souvenir de la « reine fermière » à Versailles. Six ans plus tard, toujours en réunions privées, l'élégance est plus décontractée. On écoute *Un peu de musique* en robes de crêpe de Chine, popeline et jabot de crêpe Georgette ou marocain, à tablier fait de nervures. La mode d'après-midi n'impose plus le chapeau et le fichu, ou châle, a disparu.

Aux après-midi succèdent les *Soirées* et les *Bals*. Cette décennie découvre, par les jupes raccourcies, les jambes gainées de soie. La sveltesse des tailles et la nudité des bras, autorisée le soir, sont mises en valeur par des crêpes de satin agencé de dentelle d'argent. Les manteaux en velours, garnis de renard blanc, sont doublés du même lamé que les robes aux couleurs de crépuscule bleuté. Seul un accessoire très onéreux à l'époque n'a guère varié : les chaussures. Elles pourraient même être présentées en vitrine marchande de nos jours.

En exergue, je me permettrai une remarque apolitique : les tissus ont des appellations et donc des origines chinoises, marocaines et avec la dentelle anglaise on pourrait penser que la mondialisation commerciale du XXI^e siècle n'est pas à un horizon si lointain...

La saison de l'été a ses variantes que nous prendrons en considération attentive dès *La Mode Illustrée* de 1874 qui propose deux élégantes au bord de l'Océan. Les modèles en lourdes corolles évasées par des jupons cerclés ou très froncés, et les chapeaux, affirment la constance d'une couture prégnante. Trente-deux ans plus tard, en 1906, un autre couple de jeunes femmes révèle une mode mieux adaptée à un environnement paysagé de parc à l'anglaise. Elles portent des entre-deux en broderie ou des corsages au décolleté de modestie rehaussant la ligne plus souple de leurs robes. Une autre *Toilette d'été pour jeune femme*, à la sveltesse en concurrence avec les tiges des avoines folles colorées de fleurs champêtres qui l'entourent, s'interprète en grâce, en allègement de coupe générale.

Cependant l'émancipation demeure encore timide et 1907 ne dévêt pas davantage nos grands-mères dans des toilettes estivales, destinées aussi aux

Jeunes filles. À leur côté, un couple de petites jumelles est un support complémentaire au désir d'association. De même une robe marquise en nansouk, agrémentée d'une capeline d'Irlande, apporte à une jeune promeneuse une aisance supposée, puisque la gravure la représente un bouquet de fleurs champêtres tenu dans sa main... mais gantée jusqu'au coude ! En ce plein mois d'août, une charmante isolée, assise sur un banc de pierre, harmonise la grâce et le rose pâle... sans oublier l'ombrelle ! Et L'illustration du dimanche 11 août laisse pensif devant une jeune maman en *costume*, que nous qualifierions de tailleur jupe, en toile pékinée, surveillant sa fillette jouant au bilboquet en robe *Empire à l'anglaise* et chapeau de dentelle sur monture en paille.

En ce début du XX^e siècle, la mode adjoint toujours les petites filles aux convenances d'élégance. La présence d'une fillette, mannequin empesé dans sa robe *Empire*, chaussée de bottines et chapeauté, tout comme les jumelles accompagnant les tenues d'été pour *Jeunes filles*, nous rappellent l'illustration de la *Visite mondaine* de 1873 : le symbole est révélateur d'une continuité ; donc de transmission.

En 1911, le dimanche de la Saint Prosper, c'est une jupe *Empire* confectionnée dans dix mètres de foulard, aux manches trois-quarts, qui permet de mieux s'adapter à la saison; la jeune rêveuse n'a plus d'ombrelle, mais une capeline en paille souple.

Dix-huit ans plus tard, la Grande guerre ayant bouleversé les coutumes et la mode, *Le Petit écho* illustre le dimanche 25 août 1929 par une tenue enfin compatible avec la chaleur : crêpe de Chine, corsage kimono fermé sur le côté, nudité des bras, coiffure moderne sans chapeau. Et l'année suivante, le plein été donne le ton d'une mode de plage légère, décontractée. L'ombrelle est encore d'actualité mais elle n'est plus brodée : simplement en toile et baleines nues, de style asiatique.

La saison du printemps subit les mêmes transformations que nous pouvons constater en rapprochant 1907 et 1935. Vingt-huit ans ont sanctionné la mode contraignante par des tenues mieux adaptées. Des toilettes à *l'Anglaise et charlotte en Irlande* pour deux jeunes femmes en pause de délasserement deviennent, par *Une belle journée*, une robe en percale laquée et imprimée de gros bouquets formant un corselet fermé de boutons en cristal taillé. La chemisette est de mousseline. La jupe, montée à l'ancienne, à godets qui tombent en s'évasant, annonce déjà les robes des années 50.

Au fil de l'histoire

Nous rappellerons notre définition de l'élégance qui, de situation en représentation devient, plus simplement, une présentation, un souci de goût

et de convenance, mais dans la liberté du corps. Des esprits politiques aimeraient parler de démocratisation. Le terme qui correspondrait le mieux à la réalité de l'émancipation féminine pourrait être « liberté naturelle ». Mais l'économie familiale pèse toujours dans la balance. La femme confectionne encore ses vêtements, surtout les plus légers comme les tenues printanières ou estivales. La mère de famille s'astreint à vêtir ses enfants et les machines à coudre aux pédales capricieuses sont chantées par Trenet. Donc, la féminité que souligne et régénère cette constance de mode en évolution – paradoxe en rapport avec les bouleversements sociaux – ne s'adresse pas uniquement aux jeunes filles et jeunes femmes et aux personnes d'un âge sécurisant, mais aussi aux enfants comme nous avons pu le constater. Surtout aux filles, futures abonnées, qui étaient entièrement habillées par leurs mères.

Dès 1906, le journal innove ainsi une très subtile publicité commerciale avec un grand concours sur des *Photographies de familles (des) lectrices*. Qui photographiera son foyer avec le plus de filles, gagnera ! Il est précisé, par bonté d'âme, à la page 355, car on ne numérotait pas encore les hebdomadaires à chaque parution, mais dans un suivi annuel, « Que cette décision n'arrête pas le zèle des lectrices n'ayant qu'une fille (...) Songez que la famille la mieux partagée n'en possède sans doute pas plus de huit ou dix. Les concurrentes moins favorisées ont (...) aussi des chances de gagner un prix. »

Ainsi trouvons-nous, au fil des pages et des années, beaucoup de conseils, patrons, modèles de coiffures pour les petites filles ; à charge pour leurs mères de les en faire bénéficier. Vingt-huit ans plus tard, en 1934, le même intérêt est toujours d'actualité pour la mode enfantine. Les fillettes, qui deviendront jeunes filles puis mères au foyer, reçoivent une éducation d'élégance par le biais de la mode. Cette éducation d'élégance par la mode s'arroge aussi le droit d'avoir recours aux costumes des provinces, non seulement à l'occasion de déguisements lors du Mardi-gras, avec un folklore adapté à la jeunesse, mais aussi pour les adultes, peut-être par chauvinisme et même patriotisme.

En 1933 – est-ce en rapport avec des remous politiques outre-Rhin ? – *Le Petit Écho de la Mode* se décore de trois jeunes femmes représentant l'Alsace, la Normandie et la Provence. Quatorze années étaient passées, mais nos grands-mères se souvenaient certainement de la restitution des Territoires par le Traité de Versailles (1919). L'Alsace était redevenue française ! La Normandie était très appréciée par l'écrivain Marcel Proust, comme par beaucoup de Parisiens. Rappelons-nous la plage et le Grand-Hôtel de Balbec de Swann. La Provence commençait à intéresser par son soleil, l'enchantement de son climat, les personnages célèbres amoureux de la côte d'Azur : George Sand (1861) ainsi qu'Alphonse Allais (1904) à Tamaris ; Alphonse Kar qui termina ses jours à Saint-Raphaël ; Cocteau venu passer l'été 1922 au Lavandou... et la

Provence de Mistral avait gagné ses lettres de noblesse avec le prix Nobel décerné en 1904 à l'illustre félibrige. Certes, une nostalgie du folklore nuançait les représentations illustrées comme celle du 29 janvier 1933 de *L'Écho de la Mode* car, en réalité, les habitudes vestimentaires avaient changé par la *force du train* facilitant les déplacements. Le XX^e siècle habillait du Nord au Sud la France à la mode parisienne.

Mais jusqu'en 1910–1915, au fin fond des campagnes, encore quelques Provençales se vêtaient comme dans l'ancien temps. Nous pouvons découvrir, ou retrouver avec joie, leurs costumes diversifiés par le rang social : les poissonnières – les paysannes – les artisanes – les *bastidanes*, propriétaires de bastides cossues, et les dames bourgeoises des villes, dans des musées sur les particularismes régionaux, comme celui de Solliès-Ville dans le Var. Les mariées étaient habillées de tissus soyeux, de couleur verte, symbole de l'espérance. Toutes les dentelles fines se brodaient à l'aiguille. Les coiffes se disaient *coquettes* quand elles s'ornaient joliment. Seuls les nourrissons, sans distinction de terroir, dans toute la France, étaient langés serrés et donc intéressaient peu la mode... si ce n'était pour le jour du baptême.

La féminité de nos grands-mères et arrières grands-mères, synonyme d'élégance dans toute l'Europe et aux États-Unis d'Amérique, était entretenue par les journaux de mode. Elle n'était entachée d'aucune frivolité condamnable, car associée à une tradition religieuse d'élégances admises, et même recherchées, elle s'ancrait dans les cycles Temporal et Sanctoral de l'année chrétienne.

Les grands évènements de la vie

Le Sanctoral de l'Église offrait le plaisir des fêtes partagées à l'occasion des prénoms usuels, de la Vierge Marie, de grands saints ou d'événements marquants. Le Temporal délimitait des périodes conduisant aux jours de Noël, de Pâques, la Pentecôte, l'Ascension, la Toussaint, qu'une longue préparation et un souci d'instruction religieuse ne rendaient pas simplement chômés. Nous retiendrons deux journées uniques pour nos grands-mères élevées dans cette tradition respectée et respectueuse : la communion solennelle et le mariage. Nous ajouterons le témoignage du souvenir avec la Toussaint.

La communion solennelle faisait des fillettes d'exquises petites mariées aux longues robes, voiles de tulle ou étamine légère, bonnets noués de dentelle, sous le menton ou l'oreille. Rappelons qu'avant la puberté les petites filles portaient des jupes ou robes au-dessus du genou. Devenues jeunes filles leurs tenues devaient descendre en dessous des genoux. En page centrale d'un journal de 1929 on découvre *Le Trousseau de la Pensionnaire* qui marque nettement la différence de longueur entre la jupe de la jeune fille et celle de la

fillette. De cette convenance découle la connotation d'élégance majeure de la robe de communion solennelle. C'était presque la répétition du futur mariage, comme semble l'indiquer un titre mis en 1925 sous l'image d'une communianta *Son plus beau jour*. Le tissu recommandé était la mousseline de soie ou l'étamine. On portait la croix pectorale, le missel ou paroissien romain et l'aumônière brodée.

L'évolution de la mode, dans cette fête sacrée, se traduit sans réels changements aussi importants que nous le verrons avec le mariage. Depuis les gravures présentées sur cette célébration, fin du Second Empire, jusqu'à la communianta provençale exposée au Musée de Solliès-Ville dans le Var, la tenue de cérémonie demeure assez figée par une tradition religieuse. Seule la couronne de roses de la petite Provençale se différencie du bonnet parisien. Les voiles pouvaient être à ourlet ou garnis d'un galon. Mais toujours neutres dans leur largeur, sans broderie et jamais de dentelles, ce qui soulignait la modestie de l'âme malgré la solennité. On affectionnait les plis lingerie, repassés ou froncillés. Avec le recul du temps, il apparaît combien cette cérémonie initiait à l'apparat du mariage.



Le mariage qui s'avérait l'éclosion d'une beauté, d'une jeunesse, d'une éducation surveillée ; le rêve et l'attente de toutes les jeunes filles. Sa valeur était unique, par le sacrement religieux ; mais aussi par le faste dont on l'entourait.

Une gravure de 1906 présente une mariée qui se distingue par l'éclat de sa robe blanche au centre d'un cortège de *Toilettes de cérémonie* sombres.

Ensemble très sobre. Mais si nous comparons, sur treize années, l'évolution de la mode d'apparat, de 1926 à 1939, nous percevons une rupture, dans les années 25/26 et un retour vers la tradition, en 31/35.

En 1926, la guerre étant passée de presque vingt ans, la femme s'est transformée. C'est l'outrecuidance des robes dégageant les mollets, même ce jour béni, comme le prouve une mandorle qui ovalise la gravure d'une mariée en robe de crêpe Georgette sur fond de satin. Son voile est en tulle appelé *Illusion*. S'agit-il d'une ironie, d'une prédiction ou simplement d'un constat artistique qui souligne le flou d'une transparence vaporeuse ? Ce qui est certain c'est qu'il n'est plus *à traîne* mais transformé *en traîne* sur une robe raccourcie en tenue d'après-midi. Seule la tradition de la fleur d'oranger est respectée.

Cinq ans passés, *Un mariage d'été* rallonge la robe de satin complétée d'un boléro à manches longues. La mariée porte un bijou, avec un double rang de perles, ce qui ne se faisait jamais auparavant. Une illustration de 1934 dévoile aux abonnées une robe de mariée conservant la longueur traditionnelle. Le voile est retenu par une coiffure diadème. Les manches sont ajustées et retombent sur les mains en délicat plissé d'aisance. De même l'année suivante le patron proposé est celui d'une robe longue, fermée sur le côté, à la taille, sous une grappe de fleurs d'oranger, symbole retrouvé de la virginité, utilisé avec une élégance originale. Les manches pagode se retournent par des revers ; elles rappellent celles des religieuses dominicaines. Ces années 30 respectent la tradition des robes longues de cérémonie que les années 25 avaient transgressée.

En 1938, l'intérêt se porte sur les *coiffures* de mariées et les *cortèges*. Il est conseillé de prendre garde ne pas afficher un excès d'originalité interprété tel une excentricité de bal travesti, dans la coiffure choisie. Le symbole de la fleur d'oranger devient une tresse-couronne de boutons et feuillage qui distingue la sveltesse recherchée du corps féminin, soulignée d'un corselet. Le diadème a aussi ses adeptes. Parfois, une esquisse de cortège accompagne l'heureuse élue avec une toute jeune demoiselle d'honneur en rose, cette tenue étant qualifiée de *style* car le corsage est entièrement travaillé de fronces nids d'abeilles. Travail à la main : de précision, patience et ténacité ! Ou c'est un couple de fillette et garçonnet qui pose à côté de la mariée, sorte de reflet d'espoir pour les âmes romanesques : petite demoiselle d'honneur vêtue de taffetas et cavalier figé dans un costume en reps de soie, veste croisée sous un volant plissé ; pantalon à pont. Parfois le couple est habillé dans l'uniformité d'une même couleur : bleu azur, par exemple. Indubitablement les cortèges conduisaient à un rapprochement entre la communion solennelle et le mariage, deux seules occasions où les fillettes pouvaient arborer des tenues d'adultes, car de cérémonie.

En 1939, *Le Petit Écho de la Mode* a l'originale idée de présenter, dans une suite compartimentée d'images, le trousseau d'une future mariée. Non pas un trousseau de mariée, tel qu'il était d'usage de le constituer en linge de maison, mais une suite confortable de garde-robe : celle de *La jeune fille qui se marie*. Quelle fiancée, en effet, aurait pu craindre de devoir annuler son mariage en fin d'été, début d'automne 39 ? La femme avait obtenu la capacité juridique en 1938 et les accords de Munich consolidaient les espérances de paix. La mode féminine ne jugeait en rien nécessaire de restreindre ses ambitions et *Le Petit Écho de la Mode* prévoit donc ce trousseau, composé en sept tableaux et inséré en page centrale du 29 janvier. D'abord une *robe de fiançailles*, attendrissante de fraîcheur naïve qu'exaltent un geste du bras et le pied chaussé esquissant un pas de danse. Puis, la robe du grand jour, corsage froncé et bouquet de fleurs à la taille. Et le *costume de voyage de noces*, tailleur strict que le *manteau d'auto* complète dans un style décontracté, confortable par ses manches raglan, son ampleur. Enfin, comme il ne faut pas oublier les *visites de noces conventionnelles*, on devra s'habiller de velours et cape de renard, sans oublier le *bibi* incliné sur le front, pour accomplir ces rencontres mondaines ou familiales. Rappelons qu'après leur voyage de noces les mariés se devaient d'aller, sinon rendre compte du moins répondre aux questions des différents membres de leur famille respective ; curiosité sur le voyage, ou la découverte du conjoint en vie commune. Les conseils pleuvaient alors sur le nouveau couple : assez goguenards de la part des hommes et plus ou moins orientés vers la solution du bonheur, de la part des femmes. Les vieilles filles étaient surtout à craindre. Le sixième tableau de la galerie illustrée fait référence aux sorties du soir *pour danser au bras du mari* en drapé de corsage, contrasté avec la taille. Et la journée décline vers l'intimité nocturne conseillée de satin fleuri.

En conclusion de cette extraordinaire cérémonie, nous noterons la persistance de conventions sociales liées à des rituels religieux respectés et même souhaités par les familles. Cependant, une insaisissable atmosphère amène un flou dans des principes structurés jusqu'alors par la tradition républicaine, familiale et chrétienne. Par exemple, en 1926, la mariée est présentée dans un journal de novembre... comme en 1939, pour cette garde robe. Novembre réservé au souvenir des trépassés et à l'hiver, sollicitant surtout un habillement confortable de manteaux. À l'exception des tenues de bal ou autres sorties nocturnes favorisées par les réveillons, comme nous avons pu le voir dans la présentation des saisons. Mais, on ne convolait pas, sauf nécessité d'urgence, pendant le mois de la Toussaint ! Cette coutume de « bon goût », selon ce qui se disait, ou de « bon ton », rejoignait des traditions chrétiennes séculaires. Alors comment expliquer ce glissement vers une laïcité complaisante ? Dans un *Petit Écho de la Mode* de 1926 se trouve inséré un *Appel de Mgr l'Archevêque d'Aix*, qui n'est pas sans vérité sur la mise à mal de l'Église

séparée de l'Etat depuis vingt ans: « De tout cœur nous recommandons aux âmes charitables l'achèvement de l'église paroissiale de Miramas. Dans cette paroisse où la lutte entre les catholiques et leurs adversaires est vive (...) la Maison de Dieu et des enfants de Dieu est indispensable » (...) Suit l'assurance de bénédictions de Monseigneur Maurice. Sans aller jusqu'à parler de malaise, on peut suggérer que la France, toujours pays de mission à la veille des soubresauts qui vont agiter l'Europe, s'interroge sur la place qu'occupent respectivement l'homme et la femme ; surtout la femme par rapport à la société, à la famille et à l'emprise de la religion.

Traditionnellement, le Jour des Défunts, déjà confondu avec la Fête de tous les Saints, on s'habillait en reps noir ou velours de laine. Les chapeaux retenaient les longs voiles de deuil. C'est bien ainsi que la gravure du *Petit Écho de la Mode* de novembre 1926 attire l'attention de ses abonnées avec deux veuves éplorées, à l'image du saule retombant sur la tombe devant laquelle elles s'inclinent.

Une décennie passée, les illustrations oublient les voiles, et des chapeaux *de ville* complètent les tenues favorisant plutôt le gris que le noir. En 1935, une fillette est même associée à cette journée du souvenir, tout comme les cérémonies de mariage donnaient place à des cortèges d'enfants. Mais son manteau de laine, à damier blanc et noir, ressort davantage d'un souci de confort que de représentation.



Vers l'émancipation

Notons que l'émancipation progressive de la mode, liée à celle de la femme, s'illustre peut-être le mieux par cette évolution d'une couture prévalant aussi

pour les enfants. Du *Compliment* de 1873, aux *Jumelles* et à la *Fillette* jouant au bilboquet en robe *Empire* de 1907, jusqu'à celle de 1935 associée au deuil, on perçoit les bouleversements survenus. Jusqu'en 1914, l'idée d'émancipation féminine ne faisait guère d'adeptes. Mais tout s'accéléra du fait des événements. Prenons pour exemple l'initiative du *Petit Écho de la Mode*, en mai 1914. Un sondage interroge les lectrices : les femmes veulent-elles voter ? Les réponses colligées s'avèrent négatives : sur 252.638 suffrages exprimés, le NON l'emporte (143.993) contre le OUI (96.925) – bulletins blancs : 11.720. Mais le 3 août l'Allemagne déclare la guerre à la France. Nos grands-mères vont avoir leurs vies bouleversées.

Pendant les hostilités, les journaux continueront à soutenir les foyers privés d'hommes. L'esprit patriotique s'imposera sur toutes les couvertures illustrées, dédiées aux combattants et leurs familles. Si le Coq gaulois restait dans les mémoires le symbole de la virilité, de l'esprit combatif et décorait les jouets des garçonnets, à présent, il est divinisé par *La souscription aux Bons du trésor de la Défense Nationale*, sous l'appel tragique *Pour la France Versez votre Or car l'or combat pour la victoire*. De même, les cartes postales font la publicité de *Notre Glorieux 75* et de sa Victoire ailée, angélique, nimbée d'une élégance céleste, qui soutient le canonier. C'est en songeant à ces femmes – mères – épouses – filles que les combattants façonnent des coupe-papier, des porte-photo en cuivre au fond des tranchées. Ces femmes qui pensent moins à l'élégance des toilettes qu'au panier à provisions comme en témoigne la nouvelle rubrique *Le Courrier des économies familiales*. Alors la mode devient celle du vêtement retaillé et transformé ; des gilets détricotés ; de la laine lavée, remise en écheveaux et réutilisée. Je me suis même laissé expliquer comment les rouets avaient à nouveau fonctionné, aussi bien en 14-18 qu'en 39-45 ! Par la force des choses, le souci d'économie multiplia les démarches d'ingéniosité et découvrit des horizons nouveaux aux femmes.

Dans *l'Illustration* du 29 Mai 1937 sur *l'Exposition de Paris, des Arts et Techniques*, le chroniqueur René Baschet expose des vérités connues de tous et surtout de toutes. Il écrit dans un article titré *La Femme et la Famille* « On raconte qu'il fut un temps où l'homme, maître incontesté de la famille et tuteur de la femme, se réservait en exclusivité les joies du travail, de la liberté et de l'intelligence. Or, cet état de chose, pourtant si proche, revêt un petit air féodal qui ne cadre plus avec les grands courants modernes. Facilité par la guerre, un vent de révolte a passé ; et les phalanges féminines se sont ruées à l'assaut de tous les bastions ; elles ont conquis des situations sociales et morales (...) ». En effet, les nouvelles générations mènent souvent une carrière professionnelle. Et progressivement la mode a retrouvé ses droits, s'adaptant à cette transformation de la société. Ces changements sont particulièrement bien traduits par les nouvelles coupes de cheveux et la valse des chapeaux qui les accompagna.

Le chapeau à la fin du XIX^e (en 1876 – 1877) est une coiffure. On peigne sa chevelure mais on coiffe sa tête. Les modistes qui réalisaient de superbes accessoires de beauté savaient concilier le visage et les proportions de leurs ouvrages. Après la Grande Guerre, peigner ses cheveux et les arranger avec soin correspondront simplement aux nouvelles coupes. Nos grands-mères s'émancipent, mais les privations ne sont pas étrangères à cette évolution. Un conseil du docteur, dans son courrier avec les lectrices du *Petit Écho de la Mode*, inquiète sans surprendre si on pense au désespoir des femmes ne pouvant plus teindre leur chevelure. Et peut-être le deuil, les privations avaient-ils accentué le blanchiment de certaines têtes. Le médecin supplie les lectrices de ne pas mettre de la peinture faute de teinture sur des cheveux devenus gris !

Les années 20 couronnent la coupe garçonnette qui fut chantée sur un mode ironique. Une hésitation se propage entre le style moderne, court, et un chignon strict. Alors les *Peignes à l'espagnole* sont indiqués pour discipliner les cheveux remontés sur la nuque. Mais les boucles, bouclettes, frisures entretenues par des papillotes sont définitivement révolues. Peut-être est-ce la première émancipation de nos grands-mères qui n'étaient plus contraintes aux bigoudis serrés toute la nuit. Cette libération se conjugue avec la valse des chapeaux que les modistes s'ingénient à multiplier pour retrouver une clientèle rétive. Ainsi, en juillet 1926, un hebdomadaire est réservé aux *Chapeaux à la mode*, petits *chapelières* en feutre biche ou bleu pastel. Et pour «éviter les éphélides » si tenaces, on voit des gravures de femmes encore protégées d'une ombrelle. En octobre, le chapeau *forme nouvelle* est la calotte garnie de ruban ottoman, ou la calotte en feutre ainsi qu'en velours. Une double page détaille différentes calottes et modèles de panne ou à larges bords. En 1928, la coquetterie retrouve la voilette à mouches. La forme épousant étroitement la tête interdit l'abondance de cheveux. La femme se crée un personnage libéré des contraintes du coiffeur. Les trois ans qui suivent ramènent l'élégance, pour le mois de juin, à la toque en paille jersey et la capeline indémodable. Le chapeau en paille coloniale fait succès. Six ans plus tard, en 1934, la mode intensifie sa reconquête de la tête féminine, de plus en plus souvent nue.

Le numéro spécial *Chapeaux d'automne et d'hiver* d'octobre lance les bérets, canotiers et même le breton à cordelière nouée devant. Pas moins de treize illustrations s'offrent à la convoitise des lectrices : marquis, calotte très plate, toquet à trois pointes, capeline, béret, certains agrémentés d'aigrette, plumes colorées, selon le choix. L'ingéniosité des modistes mériterait une étude approfondie. Je ne peux que m'en tenir à la certitude que la coiffure se meurt par le manque d'originalité, de conception artistique. Le chapeau banal a remplacé les superbes créations des petites mains d'ateliers. La femme est libre, cheveux bientôt au vent. Coiffée, gantée, la femme était en représentation sociale. Considérée longtemps comme la féminité par

excellence, sa chevelure avait toujours cristallisé les attentions de la mode. Ou de la religion. Et son émancipation, dans nos sociétés, passa par ce choix d'une élégance que stylisent remarquablement les années 30 dans la publicité : beauté du visage choisi par le grand parfumeur Caron, authentique de simplicité, avec une coupe de cheveux courts, pour vanter ses parfums; sveltesse souhaitée par la mode et mise en valeur par les sous-vêtements nouveaux, comme les gaines *Scandale* ou *Kestos* qui moulent et améliorent la ligne. En 1936, dans *le Salon de Peinture de L'Illustration*, Marcel Baschet immortalise Louise Lyman, Miss Amérique 1935, une jeune femme dont la beauté doit tout au charme naturel.

L'émancipation s'est glissée dans toutes les facettes de la mode, rappelant le constat rédigé laconiquement par l'écrivain Octave Uzanne : « La mode est la littérature de la femme. La toilette est son style personnel » (Note 2).

Mais cette émancipation n'est pas affadie par la frivolité. Elle se complète par les finesses de l'esprit, auxquelles se référait notre définition de *l'Élégance*. Finesses qui s'acquièrent par la culture diversifiée. (Note 1 : rubriques).

Ainsi au fil des années peut-on noter dans *le Petit Echo de la Mode* une permanence de rubriques typiquement féminines mais aussi une évolution avec de nouveaux thèmes abordés en concordance avec l'évolution sociale. Par exemple certaines rubriques condensent des informations que seuls les voyages pouvaient apporter mais que peu de lectrices de la France profonde avaient la possibilité de s'offrir. Quelques premières de couverture ont en arrière-plan des paysages de France : Paris ou une ville de province, comme le port de La Rochelle. Et une subtilité vient s'ajouter à ce souci de répondre aux attentes de lectrices perdues dans les provinces: l'impact visuel.

L'éditeur, conscient que le visuel impressionne avant l'écrit, insère la mode dans le temps de diffusion donnant en arrière plan aux modèles de couture les avancées technologiques, tels que les trains, en 1929 ; l'avion, en 1934, qui aurait pu passer inaperçu sur cette première de couverture du mois d'août tant sa représentation tient de l'hirondelle ! Aussi est-il souligné par le titre : *Un avion passe*.

Bien sûr, l'intérêt majeur restent les automobiles, dès 1926, avec des illustrations qui profilent une activité motrice de voitures dans les rues ou stoppées devant les maisons accueillant le retour de vacances. D'ailleurs, peut-on faire fi de cette déesse qui, depuis le début du siècle, alimente les rêves les plus insensés de nos arrière-grands-parents ?

L'abondante revue de grand format et nombreuses pages qu'était *L'Illustration*, dans son numéro du 5 Octobre 1929, propose un article sur

L'Automobile et la Mode de 1906 à 1929, par Robert de Beauplan et croquis de L. Sabattier et William Abblett. On peut y lire « Les moralistes ont accoutumé de médire de la mode. C'est un thème qui prête à des ironies faciles. Comme, au surplus, on a tendance à considérer surtout la mode féminine, la raillerie traditionnelle a beau jeu pour s'exercer aux dépens de sa victime favorite : la femme. Toute l'extravagance, toute la versatilité capricieuse, qui, nous assure-t-on, caractérisent sa nature, trouve leur expression péremptoire dans l'histoire du vêtement à travers les âges. (...) C'est faire injure à leur imagination que d'insinuer que tout leur art consiste à ressembler tantôt à une cloche et tantôt à un parapluie fermé (...) (La mode) n'est jamais une création paradoxale, mais l'expression d'une nécessité. Elle est le reflet des mœurs, qu'elle peut servir à commenter avec autant de précision et plus de véracité peut-être que la littérature. (...) toute l'époque moderne est impliquée dans la vision rapide de cette jeune femme à cheveux courts qui allume une cigarette au volant de son auto ». Rappelons que dès 1930 la femme a porté le pantalon, pratique pour conduire, et fumé...

Ce texte, très écourté, est accompagné d'illustrations de grande qualité, par le trait et l'esprit. En 1906, la femme est représentée au début de l'épopée héroïque, avec le style *Moustiquaire*, le style *Scaphandrier* ou le style *Chauffeur* qui, de par leurs noms, laissent aisément comprendre que nos grands-mères s'emmitouflaient à outrance. Puis la mode évolue. En 1929, la voici *Après une randonnée de 300 Km.* fraîche, décontractée. Et *Au volant* car elle est devenue conductrice ! L'article se termine sur un dessin représentant *l'Association industrielle, ou celles qui se débrouillent...* pour changer une roue crevée.

L'interrogation finale du chroniqueur demeure entachée d'un doute très masculin quand il écrit « La trépidante agitation à laquelle nous convie irrésistiblement le progrès mécanique est-elle incompatible avec la vie intérieure ? » Bien entendu, « la vie intérieure » est l'âme féminine pourvue, naguère, aux dires de M. Beauplan, « (de cette) timidité (qui) était encore une vertu et (de cette) grâce pudique, une parure ».

Conclusion

En conclusion, l'évolution de la mode, corollaire d'une émancipation féminine irréversible, laisse à penser que nos grands-mères ont subi des bouleversements majeurs qui les ont manipulées par la force des choses. Il me semble, cependant, que cette façon d'interpréter est partiellement inexacte. Certes les deux guerres du XX^e siècle ont tenu un rôle d'infortune pour la majorité des foyers français. Mais l'œuvre d'un journal comme *le Petit Écho de la Mode* se fondait sur une double attente : participer au monde de la ville et à la société, dans la modernisation entreprise par Napoléon III, si peu apprécié

et pourtant à l'origine de la France industrialisée. Ainsi s'explique la complémentarité des rubriques proposées par l'hebdomadaire dominical. *Les Élégances de nos Grands Mères* n'était pas un choix de titre destiné à faire valser nos imaginations sur la frivolité de la mode, car le terme *élégance* fait autant référence à la beauté physique qu'à la sérénité morale, dont l'éducation demeure l'excellence de la transmission.



Note 1 : Table des Matières de l'année 1925

Gravures, Patrons, Ouvrages - *Les Revues de la Mode*, longtemps rédigées par Mme. La Baronne de Clessy - *Le Jardin des Ames*, causerie de conseils, de tenue morale par Liselotte - *Le Billet* de Jeannie - *La Fée du Foyer* par Grande-Sœur - *Les Causeries pratiques* de Marie-Rose et Tante Denise - *Les Causeries médicales* par Le Docteur - *Les Devoirs d'une Mère* par la Doctoresse Constanza Pascal, dès 1907 - des Articles variés, des *Pages Féministes*, adj. au sens étymologique (ex : *La femme au foyer peut-elle s'instruire ?*) - des Cours de Coupe - *Notre France* ou la découverte de notre pays - des Contes et Nouvelles - des Poésies - *Le Carnet de la Ménagère* - *Les Livres du moment* - nos *Petites ignorances en français* - *Le Courrier Juridique* et *Que faire de nos fils et de nos filles* qui renseigne sur les écoles, les préparations, les professions etc. Sans oublier un roman feuilleton.

Note 2 : Octave Uzanne (1852-1931) : *Parisiennes de ce temps en leurs divers milieux, états et conditions* ; *Mercur de France*).

Réponse de Bernard Brisou au discours de réception de madame Jocelyne-Eléonore Marot de Lassauzaie

Madame, ayant fait avec élégance vos remerciements, vous venez de vous asseoir sur le siège que vous confie l'académie du Var. Permettez d'abord, qu'après vous, j'évoque la mémoire de notre regretté Gilbert Guiraud qui vous a précédé dans ce fauteuil 41. Il était l'élégance même, sur scène et dans son cœur, et je pense traduire le sentiment de reconnaissance de mes collègues en saluant son épouse qui nous fait l'honneur et le plaisir d'être aujourd'hui parmi nous.

Madame, nous reconnaissons en vous une authentique Varoise puisque, née à Saint-Raphaël, vous êtes revenue dans notre département en vous établissant à Toulon. Vous avez vu le jour près de cette base de l'aéronautique navale où votre père, Breton, est pilote. Votre mère, d'origine rochefortaise, élève une nichée de quatre enfants dont vous êtes la benjamine. Vous avez hérité de son caractère enjoué et résilient comme nous allons le découvrir en vous accompagnant amicalement sur un chemin difficile et semé de flashes gravés à jamais dans votre mémoire.

Le 15 août 1944, vous êtes à la Garonnette, aujourd'hui les Issambres. Brusquement à l'aurore, vous êtes réveillée en sursaut. Je vous laisse la parole : « Matinée de feu, de bruits, d'éclairs sifflant et zébrant le ciel ! » Pieds nus, en pyjama, tenant la main de votre sœur Françoise, vous quittez en hâte la maison pour vous réfugier le long d'une paroi rocheuse des environs. Vous n'avez pas cinq ans et vous découvrez un aspect de la guerre. Votre père, marchant avec des béquilles, vous rejoint bientôt. Cette jambe estropiée est le souvenir douloureux d'un jour de 1943 où les Allemands avaient traqué l'auteur de vos jours, le commandant Dubois, FFI de la brigade des Maures. Pour la circonstance, il s'était fait charbonnier afin de donner le change et chapardait de l'essence sur la base qu'il connaissait si bien. Soupçonneux, les Allemands avaient fait une descente au cours de laquelle Dubois fut blessé.

Mais revenons à cette nuit du débarquement en Provence. Vous venez d'y recevoir votre baptême du feu, avant de voir arriver, après plusieurs heures d'angoisse, des soldats américains qui saluent votre père et vous permettent de rejoindre la maison familiale aux vitres brisées.

Second flash : vous venez d'avoir six ans et vos parents vous envoient chez les Ursulines de Sainte-Marie-de-Chavagnes à Cannes. C'est pour dix ans que vous partez en pension. Heureusement, dans ce milieu austère, vos sœurs veillent sur vous. C'est l'époque où, sans que vous y prêtiez attention, vous avez éveillé l'intérêt d'un ami de votre frère. Peu

importe à cet ingénieur des pétroles que vous ayez 13 ans à peine : véritablement épris, il attendra trois ans de plus, passés en poste au Cameroun, pour demander officiellement votre main. Une jeune fille de bonne famille, mineure de surcroît, ne peut que se plier aux volontés paternelles : le mariage est donc célébré en 1957 à Saint-Raphaël. Beau mariage. Monsieur Jacques Marot de Lassauzaie, fils d'un colonel de l'infanterie de marine, n'est-il pas issu d'une très ancienne famille charentaise ? En effet, en lignage direct, cette famille occupe, au Redour de Villejésus, près d'Angoulême, la même propriété depuis 1473. À la demande de l'Église, ses ancêtres avaient fondé ce village sur les terrains d'une aumônerie des Hospitaliers.

Abandonnant vos études, vous suivez votre mari qui vient d'être muté en Algérie. Le 13 mai 1958, vous êtes parmi la foule qui se presse devant la résidence du Gouverneur général. Le « maintien de l'ordre » se durcit et vous allez, jusqu'en 1962, vivre des jours difficiles dont vous notez minutieusement les événements dans un cahier. Ce cahier sera la source du récit de *Carrefour des incertitudes* qui fait référence au Carrefour d'Isly le 26 mars 1962. Souffrante à cette époque, vous faites la connaissance du milieu médical algérois et de l'hôpital Mustapha. Vous nouez ainsi de nombreuses amitiés algéroises qui rendent les fusillades et les attentats encore plus douloureux pour vous.

Puis l'indépendance de l'Algérie sonne la retraite et le retour en France de la société de votre mari. Vous voici établie dans le Midi où, en 1963, vous donnez le jour à un fils, Jérôme. Celui-ci deviendra votre fierté comme ingénieur de l'Aérospatiale de l'Office européen des Brevets, à Munich. Quelques années plus tard, s'éveille en vous, pourtant mère comblée, un besoin impérieux de reconnaissance et de liberté. N'ayant à votre actif qu'un premier baccalauréat, vous tentez l'examen spécial d'entrée en faculté, avec succès, sans même avoir sollicité le consentement de votre mari, sa tutelle ayant été battue en brèche en 1965 pour disparaître en totalité en 1970. Ainsi êtes-vous étudiante en lettres à Nice : un rêve ? Pas tout à fait, car vous ne pouvez compter sur aucune aide. Domiciliée à Fréjus puis à Bagnols-en-Forêt, vous devez vous lever aux aurores et vous vous couchez vers minuit tant les trajets sont longs et fatigants. « Tous mes contrôles en amphitheâtre furent passés avec mon fils à mes côtés », m'avez-vous raconté. Malgré cela, et bravo, vous décrochez la maîtrise en 1972 avec *Le thème du voyage* chez Montaigne, ainsi qu'un certificat sur *Les journaux intimes*. La mention très bien vous vaut les faveurs du professeur Jean Larmat, spécialiste du Moyen-âge et du XVI^e siècle. C'est sous sa direction que vous entreprenez l'étape suivante, celle de la thèse.

Mais votre course aux diplômes est à nouveau interrompue par la nomination de votre mari à Angoulême. En 1973, dans la maison ancestrale de Villejésus, vous mettez au monde votre fille Julia. Mère pour la seconde fois, vous reprenez courageusement vos études. En 1979 vous soutenez votre thèse de doctorat avec *L'image de Saint-Louis dans la littérature du Moyen-âge*. Deux ans plus tard, vous débutez, au lycée Saint-Paul d'Angoulême, une carrière de professeur suppléant, puis de titulaire avec un CAPES en latin-français.

Nous arrivons bientôt au terme de vos pérégrinations. Ayant pris sa retraite, votre mari installe sa petite famille dans le Midi. Vous voici à nouveau Varoise. Le lycée Sainte-Jeanne d'Arc de Brignoles venant d'être restructuré, vous y devenez enseignante. Nous sommes en 1991 et l'année suivante vous êtes chez les salésiens de Bon-Accueil au Mourillon, avant de terminer votre carrière à l'externat Saint-Joseph de La Cordeille, de 1996 à 2005.

Au changement de millénaire, vous devenez veuve. Certains de vos amis vous engagent à solliciter votre admission dans notre Compagnie. Ainsi êtes-vous élue membre associé en 2003, année où la présidence de l'académie me fut confiée : le plaisir me fut alors donné de vous recevoir. Et l'an dernier, vous deveniez membre actif résidant.

Que d'activité avez-vous déployée depuis votre présence parmi nous ! Poèmes et communications se succèdent, que vous lisez en séances mensuelles. Vous participez au colloque de 2006 sur *Le Don Quichotte de Cervantès* et en 2008 vous nous régalez d'un *Saint-Exupéry, un style imagé* ; Saint-Exupéry, un de vos auteurs préférés ; Saint-Exupéry dont vous connaissez les descendants ; Saint-Exupéry dont l'avion avait été retrouvé peu de temps auparavant non loin de nos côtes par un pêcheur. Mais cela ne pouvait suffire à étancher votre soif d'écrire. Jugeons en plutôt : en 2006, un recueil de nouvelles intitulé *Le temps d'une histoire* ; en 2007, *La comptine du Diable*, série de portraits à charge que vous présentez ainsi :

*Sous la férule du Malin
Voici terminé mon ouvrage ;
Et qui sait lire, à chaque page
Peut reconnaître son voisin...*

Suivront, en 2009, *La Symphonie du vent*, série de poèmes dédiés à Niccolò Paganini, ainsi que *Le Carrefour des Incertitudes (Alger 1962)* dont vous nous avez annoncé une suite. En 2010, paraît *La Grande Retrache en Provence*, histoire romancée de la lèpre au XIII^e siècle, lèpre autant morale que physique.

Madame, j'ai l'impression que vous avez réalisé vos ambitions : docteur ès Lettres, chevalier des Palmes académiques, titulaire de la Distinction du diocèse de Fréjus-Toulon pour l'enseignement catholique du Var, vous voici reçue parmi les académiciens varois.

Cependant, je crois savoir que votre plus belle couronne de lauriers, votre plus grand bonheur vous est apporté par votre fille qui vous a faite, cette année, grand-mère d'une Clarisse aussi enjouée que l'était votre mère. Alors, madame, continuez à écouter avec ravissement le quatrième concerto de Paganini, mais, de grâce, prenez quelques instants pour savourer, aux côtés de Clarisse, *Golliwogg's Cake-walk* aux accents rythmés de jazz tiré du charmant *Children's Corner* de Claude Debussy.